Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 18 (1940)

Artikel: Quelques faïences marseillaises au Musée Ariana
Autor: Sagnier, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727787

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES FAÏENCES MARSEILLAISES AU MUSÉE ARIANA

J. Sagnier.

En 1934, le Conseil administratif de la Ville de Genève eut l'excellente idée de réunir l'administration du Musée Ariana à celle du Musée d'Art et d'Histoire.

Il confia à cette dernière le soin de réorganiser, de classer les collections de l'éminent et éclectique amateur, M. G. Revilliod. Ce travail d'érudition et de patience a demandé quatre ans. Quelques pièces, appartenant au Musée d'Art et d'Histoire, pour la plupart des céramiques, apportées au Musée Ariana, ont pris place dans des groupes qu'elles ont utilement complétés, et inversément le Musée d'Art et d'Histoire s'est enrichi de quelques documents provenant du Musée Ariana. C'est aujourd'hui un vrai plaisir, une joie pour les yeux et pour l'esprit, une récréation instructive que la visite de ces salles spacieuses, meublées de faïences et de porcelaines, qu'une main savante et habile a su distribuer et présenter. Les pièces ne sont plus comme autrefois amoncelées, entassées; on les a aérées, on a mis de l'espace entre elles. Il ne peut plus y avoir de confusion. Leur caractère, leur décor respectifs sont mis en valeur. Chaque pièce se distingue facilement dans sa série, chaque série dans son groupe.

Les pastiches plus ou moins réussis, réussis parfois à en devenir dangereux, ont été écartés. Il serait peut-être intéressant d'en composer une vitrine. Pouvoir les comparer avec les bonnes pièces, honnêtes, indiscutables, devient une leçon fort utile. Un décor lâché à dessin négligé, très médiocre, peut quelquefois faire croire au pastiche. La pièce, bien que parfaitement authentique, fait hésiter l'ama-

teur. Il n'en est pas de même pour les beaux spécimens, d'une facture soignée, difficiles à contrefaire. L'imitation frauduleuse montre toujours ici le bout de l'oreille.

* * *

L'Ariana possède quelques belles céramiques marseillaises. D'abord l'exposition des vaisselles à fond jaune *(pl.IV,4)*, provenant pour la plupart des ateliers de Joseph Fauchier, est éblouissante. On a prétendu que ces pièces étaient réservées surtout aux gens de service. Leur décoration n'en est pas moins délicieuse et des mieux réussies. Les anémones, les roses, les jasmins, les pensées, les violettes, les narcisses sont disposés avec beaucoup d'art et se détachent très agréablement sur cet émail de couleur qui donne un relief tout à fait remarquable aux carmins et aux verts de cuivre.

On peut dire que toutes les fabriques marseillaises ont excellé dans l'art de présenter les fleurs. Cet art est si bien dissimulé que nous sommes prêts à croire que le hasard seul s'en est mêlé. Ces fleurs à longues tiges paraissent avoir été cueillies dans le seul but de cette décoration. Il semble qu'on les ait jetées sans apprêt, avec une fantaisie charmante, soit en touffe, soit une à une sur les céramiques. On les a laissées où elles sont tombées; elles ne pouvaient tomber mieux et avec plus de grâce. Elles vivent, elles s'épanouissent ou vont s'épanouir; l'air circule; elles attirent le papillon diapré, la libellule aux ailes transparentes.

Cet art est particulier à Marseille. Si nous jetons un regard sur la faïence strasbourgeoise à décor floral, il en va tout autrement. Paul et Joseph Hannong ne sauraient rivaliser d'élégance avec les peintures marseillaises. La composition de leurs bouquets manque de fantaisie. C'est toujours le même décor, un peu raide; la rose largement épanouie, la tulipe, la pivoine qui orgueilleusement s'étalent sur le fond des pièces en une masse compacte. Les tiges sont courtes, les fleurs trop ramassées paraissent figées et sans grâce. Aucun papillon, mais sur quelques rares pièces, un scarabée au corset brun. La facture est lourde, les couleurs sont bien venues, un peu brutales peut-être, et l'émail est très blanc et très beau.

* * *

Les fabriques marseillaises offrent une variété de décor que nous ne retrouvons nulle autre part. Le paysage y tient une très grande place; il est très recherché par les amateurs. On rencontre des marines qui, par la perfection du dessin et de la perspective, nous font songer à Joseph Vernet, des ruines, des bergeries, des coins de Provence animés de personnages et d'animaux qui rappellent les compositions d'Hubert Robert. Ces personnages sont de grands seigneurs, de nobles dames en

promenade, en conversation amoureuse, ou encore, des paysans qui gardent leurs troupeaux, qui dansent des farandoles au bord d'un ruisseau au son d'un galoubet et d'un tambourin. Tous ces sujets sont souvent présentés dans un médaillon formé de branchages dorés, et quelquefois le marli du plat ou de l'assiette est agrémenté d'une dentelle d'or qui donne à la faïence l'aspect d'une délicate porcelaine.

* * *

Le Musée Ariana possède quelques assiettes à décor de paysage *(pl. IV, 1, 2)* : des scènes galantes dans des parcs. Leur marli est enrichi d'une profusion de rinceaux dorés, d'un style tourmenté et d'un goût discutable. Ces pièces sortent-elles d'un atelier marseillais ? Poser la question, c'est avoir un doute. Un doute non sur l'authenticité; il ne s'agit pas d'imitations modernes, frauduleuses, mais un doute sur l'origine. Ces pièces, bien qu'étant d'inspiration marseillaise, n'ont-elles pas été fabriquées au XVIIIe siècle, dans quelque faïencerie étrangère ?

Nous connaissons un bouillon appartenant au Musée du Louvre dont le décor rappelle très fidèlement les paysages touffus peints sur les assiettes du Musée Ariana. Tout cela est lourd, chargé de dorures, riche, mais d'une richesse tarabiscotée et tapageuse. La composition est peu française; les couleurs manquent de transparence; les sujets restent flous, opaques, tandis que les faïenceries marseillaises, celles de Robert, de la Veuve Perrin, de Bonnefoy, ont su donner à leurs produits des colorations délicieuses, légères, harmonieuses, tout en demeurant brillantes. Au Louvre et à l'Ariana, cette profusion d'or qui accompagne le paysage et envahit tout le marli, cette surcharge d'entrelacs et de festons, pourraient bien avoir vu le jour à Venise au XVIIIe siècle, d'autant plus que Venise n'a pas craint, à cette époque, de marquer ses pièces du monogramme de la Veuve Perrin. Les assiettes du Musée Ariana ne portent aucune marque, il est vrai, mais si la lagune ne les a pas vu naître, leur décor pourrait bien avoir été composé sous l'influence italienne d'Aurèle Meissonnier.

* * *

Bien des faïences attribuées autrefois à différentes fabriques ont été reconnues, il n'y a pas longtemps, de fabrication marseillaise. Telles sont ces pièces décorées de rocailles encadrant un sujet de chasse ou une scène de genre. Leur marli est agrémenté de fleurs, quelquefois de fruits, et de ferronneries baroques, d'un style Louis XV lourd, outré et pas du meilleur goût. Cet encadrement est le plus souvent de couleur ocre, rehaussé de violet de manganèse et plus rarement peint en bleu. La scène centrale, toujours en camaïeu jaune citrin, se détache alors plus nettement dans cet entourage bleu. Ces pièces furent pendant longtemps attribuées à Goult, une petite fabrique dans Vaucluse, sur la route d'Avignon à Apt. Ici, un grand point

d'interrogation se pose ou plutôt se posait, car il n'existe pas de faïence signée Goult; mais les marchands et les amateurs embarrassés ont trouvé commode d'attribuer à Goult bon nombre de pièces méridionales difficiles à identifier. Il n'y a guère que peu d'années qu'on a enfin trouvé les pays d'origine de ces faïences à décor massif de rocailles, entièrement dépourvu de grâce. Un plat orné de lourdes conques signé en toutes lettres au verso « Fait par moi Joseph Fauchier à Marseille », se trouvait entre les mains d'un antiquaire. Il n'en fallut pas davantage pour mettre sur le compte de ce faïencier toute cette production. Cette décoration n'est pas des plus attrayantes, je m'empresse de le répéter. Elle est surtout d'un goût si peu français. Il est vrai que le style Louis XV ne souffre aucune médiocrité. On est ravi de le voir à Versailles, dans les musées, chez les grands collectionneurs, traité par les maîtres de l'art, mais il en va tout autrement quand on le rencontre dans les boutiques de la rue Saint-Antoine, à Paris. A la vue de toutes ces coquilles, de ces disgracieux festons attribués à Fauchier, j'ai l'impression de me trouver devant ce Louis XV du faubourg, n'en déplaise à cet amateur qui a payé le plat révélateur un gros prix en monnaie Poincaré. Et pourtant, Fauchier nous a laissé des céramiques charmantes, celles que nous avons contemplées tout à l'heure dans la vitrine de l'Ariana, ces jolies assiettes fleuries à fond jaune, et je connais de lui des bergeries d'une grâce exquise, des pièces de forme d'un grand style, des vierges d'autel largement modelées, drapées dans des vêtements somptueux, constellés de bouquets polychromes du plus merveilleux effet. Et voilà que ces pesantes rocailles sortent de ses ateliers! J'en fus affligé, je vous l'assure, et ne voulais pas croire qu'un artiste qui avait créé d'aussi jolies choses put en produire d'aussi médiocres. Au XVIIIe siècle, en France, on avait meilleur goût; mais il n'en est pas moins vrai, et il faut le reconnaître, que cette disgracieuse décoration nous prépare à celle de Jacob Petit, cinquante ans plus tard.

* * *

En composant ce décor, le grand faïencier Fauchier n'a-t-il pas songé à un article d'exportation? Ne s'est-il pas souvenu de quelque céramique étrangère expédiée par quelque nation voisine? Bien des fabriques marseillaises ont travaillé au XVIIIe siècle pour l'Italie. Ces plats, à émail vert d'eau, à décor floral, au large marli sur lequel s'étalent trois ganses de ruban rose, rehaussées de quelques touches d'or, signés tous de la Veuve Perrin, furent faits surtout pour orner les tables des Signori et des Monsignori du royaume de Naples. Ils sont d'un goût très italien, mais d'un goût italien où l'élégance française a apporté sa note modératrice et distinguée.

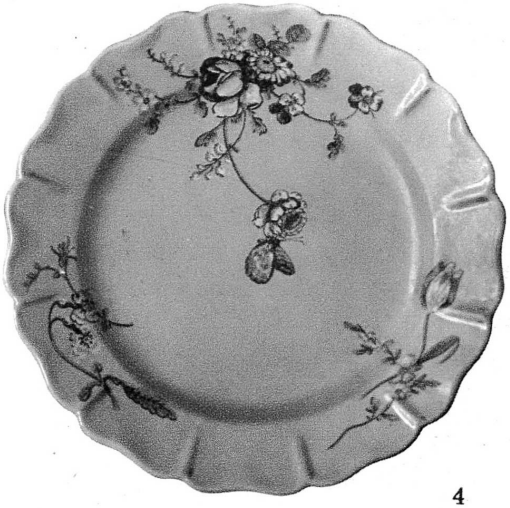
Il n'en est malheureusement pas de même pour les rocailles de Fauchier. Fauchier a tort sur toute la ligne; tous ces ornements baroques ne sauraient être imputés à aucune influence étrangère. Il y a bien eu à cette époque une production italienne qui rappelle vaguement le lourd décor du céramiste marseillais, mais les

1

5

2

3



4

Pl. IV. — 1, 2, 4. Faïences de Marseille. Genève, Musée Ariana. — 3. Faïence de Turin (?). Genève, Musée Ariana. — 5. MF. 777. Antéfixe d'Ardée. Genève, Musée d'Art et d'Histoire.

amours, les conques, les palmes, les arbustes, les cyprès qui y sont peints ne choquent pas notre goût. L'ensemble nous paraît même assez agréablement disposé.

Ce qu'il y a d'extravagant, c'est que ces pièces italiennes, fabriquées à Turin, ont été pendant longtemps attribuées à Goult, tout comme les rocailles marseillaises, avant la découverte du plat signé Fauchier.

Le Musée Ariana possède au 1er étage, dans la salle vitrine nº 7, une assiette décorée d'un amour, orné d'un trident et chevauchant un dauphin sur un fond de rocaille qui pourrait bien être une céramique piémontaise, et qu'on aurait attribuée à Goult, il y a seulement quelques années *(pl. IV, 3)*.

Et d'abord, quels sont les signes distinctifs de la faïence de Goult ? Les antiquaires seraient bien embarrassés de répondre si on leur posait la question. Personne ne peut affirmer posséder une faïence vraiment fabriquée dans cette localité. M. C. Damiron, dans son excellent livre traitant de la faïence de Moustiers, donne quelques reproductions d'assiettes à décor de fleurs et de fruits qui proviendraient de cette fabrique comtadine. Ces pièces seraient la propriété d'un habitant de Goult qui les tiendrait de sa famille. Elles ressemblent à des faïences de Moustiers autant qu'on en peut juger par l'image, mais rien ne prouve leur origine d'une façon décisive.

Quand il s'agit d'attribution, il faut être très prudent, et ne pas oublier que les ouvriers céramistes, les décorateurs, les peintres, faisaient leur tour de France, quelquefois même sortaient de nos frontières pour aller, comme Olery en Espagne, chez le Duc d'Aranda, qu'ils apportaient dans leur travail une diversité et une fantaisie acquises au cours de leur longue randonnée.

Ne nous étonnons pas si nous voyons des Moustiers ressembler à des Saint-Jean-du-Désert, si les grands plats de chasse de ces fabriques ont souvent des marlis décorés par des artistes rouennais.